

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 57, numéro 3, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104772ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104772ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1989). Pages de Journal. *Assurances*, 57(3), 472–480.
<https://doi.org/10.7202/1104772ar>

Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Nice, 28 mars 1986

472

Dans ses *Confidences*, Marcel Pagnol rappelle l'opposition du cinéma muet et parlant à un moment donné et les luttes que livrait *Paramount*, avant d'avoir compris l'importance nouvelle de l'acteur. Ainsi, *Marius* et *Fanny* furent des fours en norvégien et en allemand, tandis que la version française, faite sous la direction de Pagnol avec ses collaborateurs français, eut un succès extraordinaire.

Pagnol raconte comment Fresnay procéda pour se préparer au rôle de *Marius*. Il passa quinze jours dans un bar de Marseille, lava des verres, servit la clientèle, se fit faire un accroche-coeur sur le front et acquit un accent dont il eut quelque difficulté à se débarrasser par la suite, paraît-il.

29 mars

Si je comprends bien, le professeur *** a quitté son poste de conseiller auprès du gouvernement. Je vérifierai à mon retour au Canada. Il doit être très difficile pour un théoricien, ayant gardé toute son indépendance d'esprit jusque-là, de suivre la pensée de celui qu'il est censé conseiller. S'il se dit : « Je donne mon avis ; on en fera ce qu'on jugera bon », tout va bien ; mais la plupart du temps, les intellectuels sont d'une intransigeance si complète, en certaines matières, que le conseillé ne tient pas compte de l'avis du conseiller. Ce dernier, de son côté, n'est pas toujours prêt à admettre le point de vue du parti ou de l'équipe dont il n'est qu'un élément. Or, il ne faut pas oublier qu'un ministre n'ose généralement faire que ce que la majorité du cabinet ou le premier ministre décide.

Accepter d'être conseiller d'un ministre ou d'un ministère, c'est donc être prêt à accepter qu'on ne suive pas nécessairement son avis. Or, si certains conseils ont une importance relative, d'autres, au contraire, portent sur des points que l'intellectuel juge essentiels.

Il sera intéressant, au retour, de savoir ce qui s'est passé. On le saura un jour, après deux whiskies, ou simplement deux tasses de café prises au café de la Chambre ou au club de la Garnison.



De passage à Nice, notre ami Jean Palardy nous a quittés un instant hier midi pour aller saluer un ferronnier d'art qui, à Biot, a fait un grand nombre d'objets en acier ou en fer pour la reconstitution du fort de Louisbourg. Je n'ai pas vu l'endroit, mais on me dit que l'ensemble est magnifique. Le gouvernement fédéral n'a pas hésité, devant les travaux nécessités par l'état des ruines, pour qu'on reconstitue les lieux en suivant les plans de l'époque, retrouvés, j'imagine, au ministère de la Marine. Pour le contenu, appuyé par les services de l'État, Jean Palardy a pu réunir des meubles et des ferronneries de l'époque, qu'il a logés dans un cadre inspiré de l'architecture militaire du XVII^e siècle. Or, presque toute cette partie des travaux de forge a été faite à Biot, nous dit notre ami.

473



Mlle ***, me dit Jean Palardy, fait en ce moment une série d'entrevues auprès de gens ayant connu M. David Stewart, le président de la fondation MacDonald-Stewart. Ce sont autant de témoignages destinés à rappeler ce que celui-ci a été, ce que la succession a accompli avec des fonds venus d'abord de la grande fabrique de cigarettes qui déjà existait au XIX^e siècle, mais que l'on a vendue un jour à Imasco. C'est ainsi que l'on a pu former la fondation actuelle. À partir de ce moment-là, les revenus ne servirent qu'à donner à certaines oeuvres le moyen d'agir pour la société nouvelle. Nos amis Palardy ne tarissent pas d'éloges sur cet homme qui la dirige avec une compréhension, un tact et une générosité sans pareils. Et c'est ainsi que la cigarette meurtrière s'est transformée en microscopes électroniques, en appareils de cobalt actif, en aides diverses aux hôpitaux. Elle a servi également à l'achat de vieux meubles et à la restauration de maisons historiques comme le château Ramezay, la maison des Dufresne à Maisonneuve et, en France, la maison de Jacques Cartier.

On a raison de vouloir rappeler les initiatives d'un homme qui, après avoir dirigé une grande affaire, l'a vendue, puis ne s'est plus préoccupé que d'être utile, de rendre service dans divers domaines

où octrois et subventions étaient donnés trop souvent un peu au hasard de la fantaisie ministérielle.



J'ai sous les yeux un bien joli dépliant, qui présente à la fois la maison de Jacques Cartier à Limoélou, près de Saint-Malo, et l'oeuvre accomplie par la fondation MacDonald-Stewart, à l'île Sainte-Hélène. Le texte est fort bien présenté ; il apporte un aperçu des initiatives de ce mécène intelligent qu'était David Stewart, auquel on va bientôt consacrer un livre.

474

Limoélou, ce nom évoque également en moi le souvenir d'une maison des champs qu'avait George-Étienne Cartier du côté d'Hochelaga, à une époque où l'endroit était encore la campagne environnant Montréal. George-Étienne Cartier y avait sa maison que surveillait Lise Cuvillier, sa cousine.

Situé près de Saint-Malo, le manoir de Limoélou était une gentilhommière à laquelle le gouvernement français a laissé toute son atmosphère ; Limoilou, à Hochelaga, était une grande maison au toit à lucarnes que Cartier avait nommée ainsi pour rappeler le souvenir du découvreur du Canada. C'est là que George-Étienne Cartier allait se reposer quand il venait à Montréal, entre deux séjours dans la capitale du Canada à Québec, Kingston, Toronto ou Montréal avant d'être à Ottawa.

10 avril

Le docteur André Barbeau est décédé récemment, alors que je me trouvais à Nice. Sachant l'amitié que j'avais pour lui, mon fils Robert m'a averti ; ce qui m'a permis d'écrire un mot à sa femme pour lui dire mon amitié, ma désolation et celle de ma femme.

Pourquoi faut-il que l'on meure si jeune, quand on a encore une fonction à remplir ? S'il était neurologue, André Barbeau poursuivait des recherches dans le domaine de cette maladie connue sous le nom de *Parkinson*. Ses recherches étaient appréciées dans le monde scientifique. Cela lui valut d'entrer à l'Académie des sciences, à la Société royale du Canada. J'avais été très flatté d'appuyer sa candidature avec le docteur Jacques Genest, son patron et ami à l'Institut des recherches cliniques de Montréal.

André Barbeau était essentiellement un chercheur, mais il avait le goût des lettres et de l'histoire. Je me rappelle qu'au cours de sa première convalescence, il s'était intéressé aux origines des Barbeau venus de France il y a bien longtemps et qui avaient essaimé un peu partout en Amérique. Il leur avait consacré un bulletin qui retraçait les origines et l'évolution de la famille. S'il aimait les lettres et l'histoire, il avait aussi le goût des arts, que lui avait donné son père avant de mourir, lui aussi jeune. Il lui avait laissé une bien belle collection de peintures canadiennes.

André Barbeau était l'ami de mon fils Michel, décédé lui aussi prématurément. Que de choses André Barbeau et lui avaient en commun : leurs études au collège Stanislas, et une certaine réticence des autorités à leur entrée à l'Université de Montréal, eux qui étaient du collège Stanislas. Et, auparavant, un séjour à l'École navale de Royal Roads. Tout cela avait donné lieu à une amitié qui ne s'éteignit qu'avec la mort de l'un des deux.

475



Tous deux étaient venus à l'École navale de Royal Roads, une année où les autorités avaient fait un effort pour y faire entrer un certain nombre de jeunes Canadiens français, dans l'espoir d'en garder quelques-uns dans la marine canadienne. Comme André Barbeau, Michel y était resté seulement deux ans. Il revint ensuite à Montréal, alla à l'École des Hautes Études Commerciales, fit un stage à Londres chez un *Lloyd's Broker* et à Paris chez leBlanc et de Nicolay, d'où il revint à Montréal pour entrer chez Dupuis, Parizeau, Tremblay – dont j'étais un des associés.

C'est de là qu'en 1955, nous partîmes pour fonder le bureau nouveau, exaspérés par ***, si différent de nous. D'un commun accord, nous recommençâmes tout à zéro. J'avais alors cinquante-cinq ans. Avec l'équipe, Michel formait un groupe de travail efficace et bien préparé aux tâches nouvelles.

Un jour qu'à Londres je sortais de *The Room*, chez Lloyd's, un jeune homme me dit, en m'entourant les épaules de son bras : « M. Parizeau, j'ai été bien désolé d'apprendre la mort de Michel. Il m'a rendu service, je vous assure, quand il était à Londres. » J'en ai été ému, sans être surpris, car je savais mon fils capable d'une grande gentillesse envers les gens auxquels il s'intéressait.

Montréal, 25 avril

Je ne fais pas les cent pas, ni le pied de grue, j'attends patiemment mon médecin, assis dans une chaise aux pieds nickelés. Celui-ci ne me dit pas : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », mais il me confie à sa secrétaire, qui me tend la main. J'y dépose la carte de l'assurance-maladie et elle l'insère dans la *castonguette*, ce témoin de ma visite qui lui permettra de toucher sa rémunération auprès de l'État-providence. Tout à l'heure, main tendue et sourire aux lèvres, il me recevra.

476 Plus tard, il me dira d'où proviennent ces étourdissements (légers) dont je souffre. Dois-je noter ici qu'ils sont fidèles. Je ne suis pas seul de mon espèce : Georges Simenon s'en plaint également dans un des tomes de ses *Mémoires*.

Ce médecin est à la fois un bon toubib et un habile chirurgien de l'oreille. Il est aussi un exemple de cette génération nouvelle qui a décidé de traverser le fleuve pour s'installer sur la rive sud, à Longueuil, dans ce grand immeuble qui se trouve place Charles-Lemoyne. Il trouve dans cette *rive sud* la clientèle que lui fournissait auparavant le grand hôpital auquel il reste attaché.

Dans l'antichambre, il y a tout ce qui fait un monde : des gros, des efflanqués, des échalotes, des jeunes, des vieux, des moins jeunes et des moins vieux : une sorte de foule souffrante, mais non gémissante.

Fort heureusement, la circulation est rapide. Ceux qui étaient entrés avec l'air ennuyé ressortent avec un air soulagé, quelques minutes plus tard.

L'antichambre est l'image même de la démocratie : mon dossier est sous la pile. Aussi, suis-je passé l'avant-dernier, même si, du médecin, je suis l'ami.

2 mai

Il y a deux ou trois ans, après une assemblée de Sogenam, je disais à un de nos administrateurs français que j'étudiais l'influence exercée sur Louis-Antoine Dessaulles par Félicité Robert de Lammenais, au cours de son séjour à Paris. Dessaulles habitait alors chez son oncle, Louis-Joseph Papineau, ami du moine. « Ah ! celui-là, me dit mon interlocuteur, quel mal il a fait à notre cause en France ! » Je

viens de trouver, dans un chapitre que Sainte-Beuve consacrait au moine-journaliste, le jugement tranchant et dur que voici :

« Quoi qu'on puisse dire, le premier rang parmi les écrivains d'une époque appartient à ceux qui s'opposent à eux-mêmes et agitent continuellement le problème de l'*amour des hommes*, du *bonheur des hommes*. Et M. de Lammenais n'a cessé un moment d'y penser. Son absolution est là.

« Lammenais est odieux, depuis quelque temps. Son journal est furibond. Le bonhomme ne décolère pas. Ce qui perd ces gens-là, c'est d'avoir un talent plus fort qu'eux et qu'ils ne gouvernent pas. Lammenais est à la merci de sa plume ; elle ne sait qu'être violente et il ne fait que lui obéir. Il me fait l'effet d'un méchant enfant qui a un fusil plus gros que lui, chargé et qui lui part dans les mains tout à coup. C'est le fusil qui l'emporte et non pas lui qui manoeuvre le fusil. »⁽¹⁾

477

De son côté, Sainte-Beuve pouvait être méchant. Il a appelé *Mes Poisons*, cette brochure que j'ai trouvée tout à l'heure sur mes rayons et que Henri Guillemin a préfacée. Guillemin est assez féroce dans le jugement qu'il porte sur Sainte-Beuve lui-même. C'est d'ailleurs dans sa manière ordinaire.

Pour trouver un peu de pondération dans un jugement sur le religieux, il faut lire un livre paru il y a quelques mois au Canada, à la suite d'un colloque sur le mouvement ultramontain au Canada français qui a eu lieu à l'Université d'Ottawa. Un des collaborateurs y traite d'un évêque mennaisien au Canada, M^{gr} Jacques Lartigue. Il est curieux de suivre l'évolution de l'évêque avec le travail de l'auteur, M. Gilles Chaussé⁽²⁾.

M^{gr} Lartigue était un grand admirateur de Lammenais. Il a fait pénétrer ses idées au Collège de Saint-Hyacinthe, en particulier. Mais quand *Les Paroles d'un croyant* furent mises à l'index, il dut demander qu'on se séparât de lui, ce qui le désola, car il était très attaché à son ami d'outre-mer.



*** m'a dit qu'à Québec on ne parle plus de l'*État-providence*, mais de l'*État-Provigo*. La plaisanterie est grosse, mais elle est amu-

(1) *Mes Poisons*. Sur Lammenais, p. 95.

(2) *Les Ultramontains canadiens-français*. Chez Boréal Express, p. 105.

sante. Le mot est excellent, au point de vue publicité, pour la maison ; pour mes portefeuilles également, qui contiennent quelques actions de la compagnie. Je ne sais pas si l'à-peu-près vient de la firme elle-même ou de ses services de publicité, mais il le mériterait bien.

14 mai

478 Dans certains bilans de compagnies pétrolières, on commence à constater les effets de la baisse considérable de prix du baril de pétrole, depuis quelques mois. C'est ainsi que, dans le cas de l'Imperial Oil, puissante compagnie canadienne reliée à des groupes américains, on constate que, dans le cas des produits pétroliers, le bénéfice par action pour le dernier trimestre, est tombé de quelque 15%, par rapport à celui de 1984. Si cette société n'indique pas des profits beaucoup plus réduits, c'est qu'elle a d'autres sources de bénéfices que le pétrole brut. Le président tient, cependant, à signaler que, malgré la diminution des bénéfices nets, « la trésorerie est solide et le sera même davantage, à mesure que les fonds immobilisés diminueront avec la baisse du prix du brut ». Comment expliquer cela ? C'est que, si la production rend moins, elle coûte moins. Comme quoi il est impossible de juger la situation d'un groupe simplement par le prix mondial d'un de ses produits. Un autre exemple, mais bien différent, est celui de la Noranda. Noranda se trouve, en ce moment, devant des prix faibles pour les matières premières qui constituent le gros de sa production et des prix décroissants pour le pétrole brut qu'extrait une de ses entreprises. À telle enseigne que cette société, qui a toujours produit des bénéfices élevés, se trouve depuis peu devant des pertes, rapidement corrigées, il est vrai. Les résultats d'un groupe varient facilement d'une année à l'autre, d'un semestre à l'autre et même d'un trimestre à l'autre. Ainsi, la compagnie *** passe en un trimestre d'un profit de 80 millions de dollars à une perte de 30 millions de dollars. Il faut être fort financièrement ou espérer en l'aide de l'État, pour tenir le coup.

17 mai

Vers 1661-62, Pierre Boucher a écrit un texte assez curieux sur les saisons au Canada. L'historien Marcel Trudel en cite des extraits dans un article qu'il vient de faire paraître dans les *Écrits du Canada français* (vol. 56). En trois siècles, si les choses n'ont guère changé, comme on peut le constater, on est parvenu à les faire mieux accep-

ter, grâce au sport, à l'abondance et à un meilleur agrément de la vie. Voici le texte :

« Au Canada, deux saisons seulement : « nous passons tout d'un coup d'un grand froid à un grand chaud, & d'un grand chaud à un grand froid ; c'est pourquoy on ne parle que par Hyver & Esté ; l'Hyver commence incontinent apres la Toussaints ; c'est à dire les gelées, & quelque-temps apres les neiges viennent, qui demeurent sur la terre jusques environ le quinzième d'Avril pour l'ordinaire ». Puis, « dès le commencement de May, les chaleurs sont extrêmement grandes, & on ne diroit pas que nous sortons d'un grand Hyver : cela fait que tout avance, & que l'on void en moins de rien la terre parée d'un beau verd » ; le plus embarrassant, c'est « qu'il faut nourrir les bestiaux à l'estable plus de quatre mois ». En revanche, l'hiver a ses bons aspects : « les neiges sont icy moins importunes, que ne sont les bouës en France » ; on va partout sur les neiges, « par le moyen de certaines chaussures faites par les Sauvages, qu'on appelle Raquettes, qui sont fort commodes » ; on transporte les fardeaux sur des traînes : « cela glisse sur la neige, & un boeuf seul en mene autant que deux boeufs feroient en Esté dans une charette ». Le froid y est « un peu aspre, il n'est pas toutesfois desagreable : c'est un froid qui est guay, & la pluspart du temps ce sont des jours beaux & serains » ; quelques journées peuvent être « bien rudes, mais cela n'empesche point que l'on ne fasse ce que l'on à faire ; on s'habille un peu plus qu'à l'ordinaire » et « l'on fait bon feu dans les maisons, car le bois ne couste rien icy qu'à bûcher & a apporter au feu. »

479

M. Trudel intitule son article : *Un élément gênant dans la propagande coloniale : l'hiver*. Avec le texte de Pierre Boucher, on constate que les choses n'ont guère changé, si l'on distingue maintenant quatre saisons dans notre climat avec leur charme, leur beauté, leurs inconvénients, mais aussi leurs plaisirs et leurs jeux.



J'ai un figaro complaisant. Après m'avoir taillé les cheveux, il me fait voir la qualité de son travail dans une glace. En riant, je lui dis : « Vous m'avez rajeuni de dix ans. » « Non, dit-il, Monsieur, de vingt-cinq ans. » C'est beaucoup trop que de qualifier ainsi une pareille dévastation, mais gentil.

J'ai commencé à perdre mes cheveux dès l'âge de vingt-cinq ans. Devant une glace, j'en tenais un entre le pouce et l'index et je disais : « Oh, la tristesse des cheveux qui tombent ! » – en parlant lentement et en pesant lourdement sur la fin de la phrase.

Mon père m'avait dit alors : « Il n'y a rien à faire. » Aujourd'hui, on va même jusqu'à les planter. D'autres se laissent prendre au remède-miracle. Je connais *** qui, à quelques mois d'intervalle, est devenu chevelu, après avoir été chauve. Transplantation ou perruque, je ne sais. Mais comme il est drôle de voir un homme intelligent succomber à cette faiblesse !

480

20 mai

Un médecin français se rend au pôle nord, seul, monté sur ses skis et traînant son bagage, ses aliments, ses armes, ses vêtements de rechange montés sur une traîne sauvage. Sans l'aide de chiens, sans chenillette, sans motoneige, absolument seul. C'est fou à pleurer, semble-t-il à celui qui sait ce qu'est l'hiver dans le Grand Nord. Il s'en est tiré indemne, mais il admet qu'il ne recommencerait pas. Je le comprends, car ce qu'il a fait, c'est courageux et bête tout à la fois. À moins qu'il ne rapporte des observations justifiant l'imprudence de son acte. Il est sans doute doué d'une énergie et d'une volonté à toute épreuve pour faire un pareil voyage seul, qui lui a demandé soixante-trois jours, dans la neige ou sur la glace. Et tout cela pour pouvoir planter le drapeau français au pôle nord géographique, quand un avion vient le rejoindre. Il faut avoir marché dans le vent à -30° ou -40° Celsius ou davantage pour comprendre l'imprudence et la force de volonté de cet homme isolé qu'on ramène en avion, il est vrai, avec ce qui reste de son matériel.

J'ai hâte de lire ce qu'il aura consigné dans un livre sur son aventure. D'ores et déjà, je m'incline devant une pareille folie, mais aussi devant un pareil acte de courage.